

dustrie et sa navigation. Loin de subordonner les colonies à la métropole, ce fut en quelque sorte la métropole qui fut subordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée, ou dédaignée; et l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or et dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avaient la même ambition. Ils abandonnaient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenses et continuelles laissaient dans la population de la patrie principale un vide qui n'était pas rempli par les étrangers, que l'orgueil et l'intolérance ne cessaient de repousser.

L'Espagne fut affermie par des succès assez long-temps soutenus dans les fausses routes qu'elle s'était d'abord tracées. Un ascendant qu'elle devait uniquement aux circonstances lui parut une conséquence nécessaire de son administration et de ses maximes.

Les calamités qui dans la suite l'assaillirent de toutes parts pouvaient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funestes les unes que les autres la priva de la tranquillité qu'il lui aurait fallu pour approfondir les vices d'un système suivi avec la plus grande sécurité sans interruption.

Les lumières acquises ou répandues successivement par les autres peuples étaient bien propres à combattre, à dissiper les erreurs de l'Espagne. Soit orgueil, soit jalousie, cette nation repoussa

opiniâtrément les connaissances qui lui venaient de ses rivaux ou de ses voisins.

Au défaut de secours étrangers, l'Espagnol, né avec l'esprit de méditation, avec une sagacité ardente, pouvait découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie propre à tout se porta, se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvaient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la cour de Madrid s'était fait de bonne heure une loi de soutenir les partis qu'elle avait pris, pour qu'on ne pût pas la soupçonner de s'être légèrement déterminée. Les événemens, tout fâcheux qu'ils étaient, ne la dégoûtèrent pas de cette politique dans ses rapports avec l'Amérique, et elle y fut affermie par les suffrages combinés ou séparés d'une multitude d'agens séduits ou infidèles, qui assuraient leur fortune particulière par la continuité d'un désordre universel.

Cependant le mal ne se fit pas sentir dans les premiers temps, quoique des écrivains célèbres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Espagne, se voyant la maîtresse de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le système d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémisphère fut découvert, Séville était célèbre par ses fabriques de soie; les draps de Ségovie passaient pour les plus beaux de l'Europe, et les étoffes de Catalogne trouvaient un

xxxr.
Suites que
les funestes
combinaisons
du ministère
espagnol eurent
dans la métropole
même.

débit avantageux dans l'Italie et dans le Levant. De nouveaux débouchés donnèrent une activité nouvelle à cette industrie et à l'exploitation des terres qui en est inséparable. S'il en eût été autrement, comment cette monarchie aurait-elle pu envahir tant de provinces, soutenir tant de guerres longues et sanglantes, soudoyer tant d'armées étrangères et nationales, équiper des flottes si nombreuses et si redoutables, entretenir la division dans les états voisins et y acheter des traîtres, bouleverser les nations par ses intrigues, donner le branle à tous les événemens politiques ? Comment aurait-elle pu être la première et presque la seule puissance de l'univers ?

Mais tous ces efforts occasionnèrent une consommation immense d'hommes ; mais il en passa beaucoup dans le Nouveau-Monde ; mais cet autre hémisphère, plus riche et plus peuplé, demanda plus de marchandises ; mais les bras manquèrent pour tous les travaux. Alors ce furent les nations étrangères où le numéraire était encore rare, et par conséquent la main-d'œuvre à un prix modique, qui fournirent des subsistances à l'Espagne, qui fournirent le vêtement à ses colonies. En vain des réglemens sévères les excluaient de ce trafic ; amies ou ennemies, elles le firent sans interruption et avec succès sous le nom des Espagnols eux-mêmes, dont la bonne foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyait un désordre, et

qui n'était qu'une suite naturelle de l'état des choses, en renouvelant l'ancienne défense de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville et ensuite à Cadix, des braves appelés *metedores* portaient au rempart des lingots qu'ils jetaient à d'autres *metedores* chargés de les délivrer, à des chaloupes qui s'étaient approchées pour les recevoir. Jamais ce versement clandestin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étaient tous payés pour ne rien voir. Plus de sévérité n'aurait fait que hausser le prix des marchandises par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé et condamné à mort quelque contrevenant et qu'on eût confisqué ses biens, cette atrocité, loin d'empêcher la sortie des métaux, l'aurait augmentée, parce que ceux qui s'étaient contentés jusqu'alors d'une gratification médiocre, exigeant un salaire proportionné au danger qu'ils devaient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, et fait sortir beaucoup d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel était l'état de l'Espagne lorsqu'elle-même aggrava volontairement ses calamités par l'expulsion des Maures.

Cette nation avait long-temps régné sur la péninsule presque entière. De poste en poste, elle se vit successivement poussée jusqu'à Grenade, où, après dix ans de sanglans combats, on la réduisit encore, en 1492, à subir le joug. Par sa

capitalation il lui était permis de professer son culte ; mais bientôt, sous divers prétextes, le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit sacré, et elle prit les armes pour le maintenir. La fortune se déclara contre ces infortunés musulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de se réfugier en Afrique. Le reste fut condamné à paraître chrétien.

Cette démonstration, dont Ferdinand et Charles avaient voulu se contenter, blessa Philippe II. Ce prince inquisiteur voulut que les infidèles fussent réellement de sa religion. Dans l'espérance de les y amener plus sûrement et en moins de temps, il ordonna, en 1568, que ces peuples renonçassent à leur idiome, à leurs noms, à leurs vêtements, à leurs bains, à leurs usages, à tout ce qui pouvait les distinguer de ses autres sujets. Le despotisme fut poussé au point de leur défendre de changer de domicile sans l'aveu du magistrat, de se marier sans la permission de l'évêque, de porter ou même de posséder des armes sous aucun prétexte. A ces lois tyranniques le peuple opprimé n'opposa d'abord que les supplications les plus modérées et les plus touchantes. Elles furent rejetées avec tout l'orgueil que pouvait donner le trône, avec toute l'indignation que devait inspirer le fanatisme. Cette hauteur, cette dureté enfantèrent le désespoir, et du désespoir naquit la révolte à Grenade. Des montagnes d'Alpuxarras on la vit s'étendre bientôt dans la plaine.

Malheureusement des hommes qui manquaient de chefs, de discipline, de moyens de guerre, qui ne furent secourus ni par les états barbaresques, ni par la Porte, ne purent faire que des efforts impuissans contre des armées nombreuses, accoutumées au carnage, et commandées par des généraux expérimentés. Les habitans des villes et des campagnes qui étaient entrés dans la rébellion furent presque généralement exterminés. La servitude devint le partage de tous les prisonniers des deux sexes. Ceux mêmes des Maures qui étaient restés paisiblement dans leurs foyers furent transportés dans les provinces intérieures du royaume, où ils ne trouvèrent que des insultes et de l'opprobre.

Cette dispersion, cette humiliation ne produisirent pas l'effet qu'on en attendait. Les cruautés qu'un tribunal de sang renouvelait sans cesse ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne restait de parti à prendre que celui de chasser de la monarchie tous ces ennemis opiniâtres de sa doctrine ; et son vœu fut exaucé en 1610 malgré l'opposition de quelques hommes d'état, malgré la réclamation plus vive encore des grands qui comptaient dans leurs palais ou sur leur domaine beaucoup d'esclaves de la nation que poursuivait la superstition.

On trouve partout que cette proscription coûta à l'Espagne un million de ses habitans. Ce serait une exagération et une grande exagération, quand

même on ferait entrer dans le calcul cette foule de proscrits qui, dans plusieurs provinces, et plus généralement dans celle de Valence, se réfugièrent dans les rochers, dans les bois, dans les montagnes, et y périrent de misère, ou furent massacrés par les assassins envoyés contre eux. Des pièces authentiques, recueillies par Bleda, auteur sage et contemporain, démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cent vingt-neuf mille trois cent quatorze. Ce n'était pas tout ce qui avait échappé de Maures à l'animosité des guerres, au fanatisme des vainqueurs, à des émigrations quelquefois tolérées, et plus souvent furtives. Le gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens, ceux dont la foi n'était pas suspecte aux évêques, et tous les enfans au-dessous de sept ans.

Cependant l'état perdait la vingtième partie de sa population, et la partie la plus laborieuse, comme l'ont toujours été, comme le seront toujours les sectes proscrites ou persécutées. Quelles que fussent les occupations de ce peuple; que ses bras nerveux s'exerçassent dans les champs, dans les ateliers ou dans les plus vils offices de la société, il se fit un grand vide dans les travaux; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avaient porté les infidèles fut principalement jeté sur les tisserands. Cette surcharge en fit passer beaucoup en Flandre, beaucoup en Italie; et les autres, sans sortir d'Espagne, renoncèrent

à leur profession. Les soies de Valence, de Murcie, de Grenade, les belles laines d'Andalousie et de Castille cessèrent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc, n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité et par leurs excès. Aux impositions générales se joignit ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une manière de lever de l'argent sur une classe particulière de citoyens; imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque ils devinrent les maîtres de l'état; ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes et les vexations se multiplièrent avec ce désordre. Les lois que ces hommes avides eurent la liberté de faire ne furent que des pièges tendus à la bonne foi. Avec le temps, ils usurpèrent l'autorité souveraine, et parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, et à les payer.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncèrent à leurs possessions, ou en abandonnèrent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses

qu'elle éprouve , nourrissait treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du Nouveau-Monde , et qui avait été plus anciennement le grenier de Rome et de l'Italie , se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics , qui étaient nécessairement dirigés sans intelligence , sans zèle , sans probité. D'ailleurs que peut-on attendre de ces perfides ressources ? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des blés pour les multiplier , de grossir les frais des subsistances pour les rendre moins chères , de faciliter le monopole pour l'écarter ?

Quand la décadence d'un état a commencé , il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population , des manufactures , du commerce , de l'agriculture , fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairait rapidement , et qu'une industrie nouvelle animait tous les peuples , l'Espagne tombait dans l'inaction et la barbarie. Les droits des anciennes douanes , qu'on avait laissés subsister dans le passage d'une province à l'autre , furent poussés à l'excès , et interrompirent entre elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'aperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvaient arrêtés au passage des rivières , où il n'y avait ni ponts ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal , pas un seul fleuve navigable. Le

peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre laissa tomber ses pêcheries , et acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés , qui étaient destinés pour ses colonies , il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité , à l'animosité , à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains , on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *avisos* qu'on envoyait aux Canaries et en Amérique.

Ces désordres n'étaient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne , remplie d'une vénération stupide et superstitieuse pour le siècle de ses conquêtes , rejetait avec dédain tout ce qui n'avait pas été pratiqué dans ces temps brillans. Elle voyait les autres peuples s'éclairer , s'élever , se fortifier , sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumières et les mœurs de ses voisins formait la base de son caractère.

L'inquisition , cet effroyable tribunal , établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme et de l'alcoran , avait dénaturé le caractère des peuples. Il les avait formés à la réserve , à la défiance , à la jalousie. Et comment en fût-il arrivé autrement ? Lorsqu'un fils put accuser son père , une mère son fils et son époux , un ami son ami , un citoyen son concitoyen ; lorsque toutes les passions devinrent également délatrices , également écoutées ; lorsqu'au milieu de vos enfans , la nuit , le jour ,

les mains des satellites vous saisirent et vous jetèrent dans l'obscurité des cachots ; lorsqu'on vous céla le crime dont vous étiez accusé ; lorsqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même, et qu'emprisonné pour une faute que vous n'aviez pas commise, vous fûtes détenu et jugé sur une faute secrète que vous aviez avouée ; lorsque l'instruction de votre procès se commença, se poursuivit, s'acheva sans aucune confrontation avec les témoins ; lorsqu'on entendit la lecture de sa sentence sans avoir eu la liberté de se défendre, alors les yeux se familiarisèrent avec le sang par les spectacles les plus atroces ; alors les âmes se remplirent de ce fanatisme qui se déploya si cruellement dans les deux hémisphères. L'Espagne ne fut, il est vrai, ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion ; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable et ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite, on remonte aux sources primitives ; on étudie l'histoire, les langues anciennes ; la critique naît : on prend un goût solide ; bientôt le sujet qui échauffait les esprits tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matières de religion ressemblent à ces parties actives qui existent dans tous les corps propres à la fermentation ; elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur, mais elles agitent bientôt toute la masse. Dans ce mouvement elles se dis-

sipent ou se précipitent. Le moment de la députation arrive, et il surnage un fluide doux, agréable et vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais, dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matières resta en Espagne. La superstition y avait abruti les esprits au point que l'état s'applaudissait de son aveuglement.

Au lieu d'une énergie nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue et trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinait toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avait multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchaient seulement d'agir.

La guerre n'était pas mieux conduite que la politique. Une population qui suffisait à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenait en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, et dans les Indes, ne laissait nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premières hostilités, il fallait recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisait combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité était souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, et ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde régulière aurait infailliblement prévenu ou bientôt dissipé cet esprit de sédition.

Mais, pour payer des armées et les tenir dans cette dépendance et cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il aurait fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles qui, par leurs appointemens et leurs brigandages, absorbaient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il aurait fallu surtout ne pas faire consister la grandeur du prince à accorder des pensions et des grâces à tous ceux qui n'avaient d'autres titres pour les obtenir que l'audace de les demander.

Cette noble et criminelle mendicité était devenue une mode générale. L'Espagnol, né généreux et devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respirait qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvaient parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardaient le ton de la cour, et mettaient autant de gravité dans leur ennui public que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même aurait cru souiller ses mains victorieuses en les employant à la plupart des travaux utiles. Il se portait nonchalamment à ceux mêmes qui étaient le plus en honneur, et se reposait pour tous les autres sur des étrangers qui

rapportaient dans leur patrie un argent qui la fertilisait ou l'enrichissait.

Les hommes nés sans propriété, préférant basement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguaient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînaient à leur suite avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile et la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne voulaient pas vivre sans quelque considération, se précipitaient en foule dans les cloîtres, où la superstition avait préparé depuis long-temps un asile commode à leur paresse, et où l'imbécillité allait jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avaient dans le monde un bien honnête languissaient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour et la vertu, s'engageaient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confiaient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des collèges, et dès l'âge de quinze ans les livraient à des courtisannes. Le corps et l'esprit de ces jeunes gens, vieillis de bonne heure, s'épuisaient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuait même parmi ceux qui avaient contracté des nœuds légitimes.

C'est parmi ces hommes abrutis qu'étaient pris ceux que la faveur destinait à tenir les rênes du

gouvernement. Leur administration rappelait à chaque instant l'école d'oisiveté et de corruption d'où ils sortaient. Rien n'était si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger désir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étaient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite était toujours impunie, quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille consumaient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnaient pas de quoi payer les garnisons qui les défendaient. On ne tirait rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile et le Milanais étaient à charge. Naples et le Portugal voyaient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les îles Baléares et la Navarre prétendaient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés réglaient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide et épuisée par ses folles largesses.

xxxii.
Calamités
que l'aveu-
glement de
la cour d'Es-
pagne accumu-
la sur les
colonies.

Pendant que la métropole dépérissait il n'était pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des

nœuds honnêtes qui auraient établi entre les deux nations une dépendance et un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'Ancien-Monde eussent été échangées contre celles des mines du Nouveau, et le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se serait formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en serait pas moins devenue maîtresse du Mexique et du Pérou, parce que tout peuple qui cultive les arts sans en communiquer les procédés et la pratique aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avait trouvée à subjuguier les Indiens, l'ascendant que prit l'Espagne sur l'Europe entière, l'orgueil si ordinaire aux conquérans, l'ignorance des vrais principes du commerce, ces raisons, et plusieurs autres, empêchèrent d'établir dans le Nouveau-Monde une administration fondée sur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires que le vaincu l'était de sa défaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avaient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces